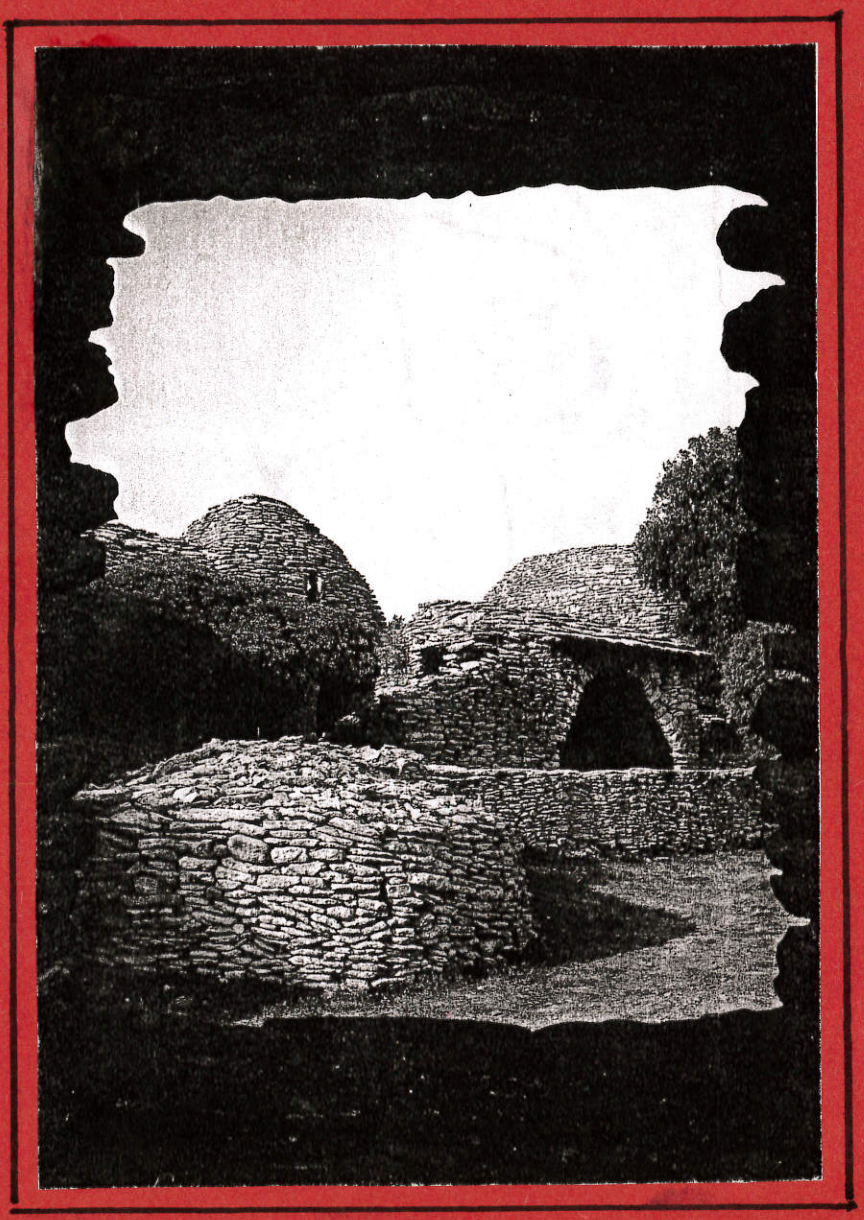
L'imaginaire de la garrigue



II - La pierre sèche

CDPR 4877

L'IMAGINAIRE DE LA GARRIGUE

II° RAPPORT :

LA PIERRE SECHE

MONTPELLIER 1990-1991

D.R.A.C./O.D.A.C.

ROLAND PECOUT

PLAN

I- LE DESERT ET l'OASIS

ELEMENTS D'HISTOIRE, INTERPRETATION , ANNEXES

PAGES 1 - 45

II- TEXTES

1) GENERALITES

2) HISTORIQUE

a- Histoire de l'habitat

b- Histoire des habitants

3) PATRIMOINE

LA PIERRE SECHE ET L'IDENTITE REGIONALE

LE DESERT ET L'OASIS.

LA PIERRE SECHE EN GARRIGUE,

ELEMENTS D'HISTOIRE

INTERPRETATION .

QUELQUES CONSIDERATIONS SUR LE "SEC" :

I GARRIGUES ET "PIERRE SÈCHE".

Si garrigue et pierre sèche sont intimement liées, et comme identifiées, il apparaît pourtant clairement que la construction "à sec", en pierres, existe épisodiquement à toutes les époques de l'histoire, et dans les lieux du monde les plus éloignés. Mais il apparaît tout aussitôt que les cultures où on la trouve, alternent, et quelquefois juxtaposent, la construction en "pierres sèches" et les autres modes de construction (pierres avec mortier, pierres d'appareil, brique, pisé, techniques mixtes). C'est donc que la construction "à sec" correspond à un besoin, à un moment donné, mais qu'elle n'est pas d'une nécessité absolue. La pierre sèche est d'abord la mise à profit de ressources naturelles, la réponse à une contrainte du sol (abondance de pierres d'affleurement naturellement délitées, absence de pierre de taille et d'argiles à proximité); mais face à cette "nature", les réponses sociales varient. Cette technique, par le choix du matériau, est liée au milieu : mais c'est le cas pour toutes les techniques traditionnelles. La pierre sèche n'est peut-être pas cet habitat brut, ce degré zéro de l'architecture, ce "clapàs primitif" que le sentiment populaire a quelquefois voulu y voir, y projetant l'image de l'Origine. Peut-être qu'alors son évolution, même en pointillé, est lisible dans l'Histoire.

*

Si la pierre sèche est répandue dans le monde tout simplement parce que c'est l'une des façons économiques de construire, si l'on resserre le regard on peut considérer comme pertinente la délimitation d'un ensemble euro-méditerranéen.

A partir du Vº millénaire avant J.C., dans les Balkans, l'Europe Nord-Atlantique, et l'aire méditerranéene, se répandent les cultures mégalithiques. Pierres sèches déjà, mais surtout pierres sacrées, pierres-colosses, dont la signification est de représenter une puissance des dieux comme du clan. La rupture se fait lorsqu'apparaissent les constructions dites cyclopéennes : les blocs équarris sont toujours gigantesques, mais ils deviennent des éléments calibrés, interchangeables. Les pierres ne sont plus sacrées, c'est l'édifice seul qui l'est. Les Empires de Méditerranée orientale, d'Egypte à Mycènes, introduisent cette nouvelle structure du bâti -et du monde- : les éléments individuels ne comptent que par l'édifice qu'ils constituent. (En Mésopotamie, en raison des conditions locales du sol, l'image est encore plus claire : l'argile sert à fabriquer en série des briques, industrialisées, innombrables, règne de la quantité; de même pour les tablettes cunéiformes, que seuls les signes inscrits distingueront entre elles). C'est dans cette lignée que se développera l'architecture grecque, puis romaine. (A l'inverse de l'architecture inca par exemple, où le choix et l'individualité des pierres taillées compte autant que leur agencement. Le support et le sens sont liés, comme dans l'écriture des Quipus.)

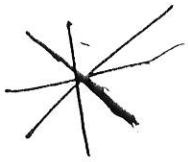
L'architecture en pierres sèches prend sa source dans cette faille, entre mégalithisme et révolution cyclopéenne. Comme cette dernière, elle utilise les pierres en série, les monte en chaîne. Mais comme le premier, elle bâtit sans liant, elle choisit les pierres une à une, et les unes par rapport aux autres. Rompant avec le mégalithisme, et en même temps n'entrant pas dans le calibrage général du matériau qui lui a succédé, la pierre sèche en Méditerranée occidentale, évoluera hors de la trajectoire des Empires, ou sur leurs marges.

Pour assembler les pierres sans mortier de chaux ni liant d'argile, l'expression de métier est "construire à sec". Mais le plus souvent, dans les divers niveaux de langue, c'est l'expression "pierre sèche" qui prévaut . L'usage a varié, du moins autant que l'écrit nous en ait laissé la trace.

Parmi les rares textes du Moyen-Âge abordant la question, la "Vie de Sant Donat" (ermite provençal) nomme au XII° siècle des "sicco lapide". Les cartulaires des abbayes (Saint-Victor, Aniane, Sénanque), font allusion à des "cabana" . A la charnière entre le Moyen-Âge et les Temps Modernes, on trouve dans des archives de villes (notamment Nîmes) l'expression "peyre eyssuite" , transcription de la formule occitane "peira eissucha" , littéralement "pierre essorée". "A sec", sicca, seca, ou "essorées" ces pierres sont désignées par le scribe, instrument de l'imaginaire des litterati, comme affectées d'un manque, privées d'un attribut qui est le liant/lien, inscrites négativement hors du ligare/religare. Plus près de l'état primitif, et donc de l'imperfection, que de l'ordre humain et divin.

En occitan, le contraire de "eissuch" est "ounchat", qui veut dire "imbibé, graissé", mais aussi "oint", comme le sont les Prêtres, le Roi, ou les fidèles par les sacrements de l'Eglise. Une maison faite de "peiras eissuchas" est comme une société à l'état de nature, dont les éléments n'ont pas la solidité que donne "l'onction", manquent du ciment de l'Unité; elle

n'est qu'une forme provisoire, ne s'inscrit pas dans la durée, est exclue du Sens.



Si dans les mêmes conditions géologiques, des sociétés choisissent ou non la pierre sèche, et dans des proportions différents par rapport aux autres moyens de construction, c'est que des "tendances cuturelles" différents s'expriment. Peut-on déceler quelques éléments de la "tendance culturelle" qui s'exprime dans les garrigues du Pays d'Oc ?

Parmi les régions de Landes de l'Europe atlantique, plusieurs utilisent les pierres à sec. Venues de l'épierrage des champs, elles servent à construire murs de clôture ou abris ruraux en Ecosse, en Bretagne, ou en Irlande. Dans le sud de la Scandinavie, les pierres granitiques autrefois roulées par les glaciers ont été utilisées comme matériau de construction, et au Danemark, traditionnellement, les enclos des églises et des cimetières sont faits de murs de pierres sèches: symbolisme de l'éphémère, plus que de l'éternité.

Mais, pour le versant atlantique, comment cette technique de construction est-elle désignée dans la littérature courante (guides de voyages, articles, émissions télévisées, dépliants touristiques) :

par des périphrases ("pierres empilées";"constructions archaïques";"murs de pierre brute")... L'expression "pierres sèches" apparaît peu. Et cette retenue peut être relevée, d'une façon moins générale, dans des publications scientifiques ou de vulgarisation. Un exemple récent est donné par le n° spécial de 1990 de la revue du Parc National des Cévennes : "Cévennnes, pierre sur pierre". Cette publication sur l'architecture paysanne en "Cévennes, Causse Méjan, et Mont Lozère" (les trois régions qui composent le Parc) passe en revue les techniques du bâti. S'il est dit que dans les régions du granite "La construction n'a besoin ni de joints, ni de liant, ni d'enduit, à l'exception de quelques façades exposées au vent du Midi", c'est dans le seul cas du calcaire que le vocabulaire de la pierre sèche apparaît : "les murs en moëllons calcaires peuvent être édifiés à sec ou avec des enduits de chaux ou de sable." "Les murettes se nourrissent des pierres extraites des champs. Les chazelles ou cazelles illustrent l'application la plus simple de la fausse voûte à encorbellement." "Sur un mur bas, circulaire, ou rectangulaire,on monte en pierres sèches une rangée de larges dalles..."

La région concernée par ces descriptions est celle du Causse Méjan :

- aire calcaire
- aire de sécheresse, comme tous les Causses (nulle eau apparente, toutes les circulations d'eau sont souterraines)
- aire en contraste avec les "pays verts" environnants: déboisée et peu peuplée, donnant le sentiment d'un "Désert".

- aire ou les activités pastorales (parcours à moutons) sont présentes, en liaison avec d'autres activités agricoles.

Dans ce texte, les parentés avec les garrigues méditerranéenes (les quatre critères cités), induisent l'auteur à employer l'expression de "pierre sèche" qu'il n'emploie pas pour les régions du granite. Pas plus que cette expression n'est habituellement employée pour l'Irlande ou la Bretagne, trop arrosées pour avoir des "pierres sèches". Il ne s'agit pas là d'un fonctionnement codifié, mais d'une réalité linguistique "statistique". Dans les régions françaises périphériques de l'aire méridionale (Vallée du Rhône juqu'au Beaujolais, et seuil Périgord-Poitou : les deux "passages" Nord-Sud), il existe des constructions à sec pour lesquelles est régulièrement employée l'expression de "pierres sèches" : c'est qu'on les englobe dans l'ensemble méridional ou qu'on les réfère à ce modèle. Enfin lorsqu'il s'agit du Bassin méditerranéen, l'expression de "pierres sèches" est systématiquement employée : à propos des vestiges d'un passé lointain (nuraghe de Sardaigne), ou à propos de constructions modernes (trulli des pouilles, murs et abris de Sicile, Ligurie, Baléares...)

L'expression semble centrée : l'emploi des mots "pierres sèches" pour désigner les constructions sans liant ni mortier, est systématique s'agissant des régions méditerranéenes; l'emploi est occasionnel concernant les marges de la zone, et enfin, au-delà, il disparaît à peu près complètement.

Les Figures du Désert.

Le signifiant "pierre sèche" semble largement assimilé à la Méditerranée, par métaphore avec le climat inscrite dans le langage courant. Cette analogie se retrouve dans d'autres éléments que la pierre : Jean-Henri Fabre note "la chanson sèche de la cigale"; dans "Verd Paradis", Max Rouquette assimile les murettes de pierres sèches au tronc des amandiers, "à-demi secs eux aussi"; l'expression populaire "l'air sec comme une brindille" est employée par plusieurs écrivains; la formule "terre sèche" désigne un terroir non irrigué... En somme, par une sorte de communication animiste, la qualité "sèche" de la terre et de l'air, est partagée par tous les éléments, toutes les manifestations, d'un monde semi-désertique. La "pierre sèche" n'est pas seulement une expression technique neutre, elle renvoie, par le fonctionnement langagier, à l'imaginaire du Désert. Le jeu du langage est-il seulement impliqué, ou l'association d'idées dénote-t-elle un champ symbolique plus profond?

Le "sec" tient une place centrale dans les cultures méditerranéenes. De ce qui est au départ une contrainte naturelle, sont nées une symbolique, une esthétique, une attitude psychologique. Des garrigues languedociennes aux déserts du Proche-Orient, la prédisposition est la même, avec des différences de degrés. La quête de l'eau, la gestion de la rareté, l'activité humaine "canalisante" sans cesse nécessaire, conditionnent les images mentales. La dialectique du Désert et de l'Oasis devient la métaphore de la condition humaine.

Si le "sec" est l'état normal du monde, le désir d'abondance surgit comme une grande tension, et cette quête de l'eau, cette quête du jardin, devient le germe d'une quête de l'absolu. C'est en résumé ce qu'explique Max Rouquette, écrivain de la garrigue, sur les sources de son inspiration (Entretiens avec M.R., Vidéo V.AL.-CIDO, 1983). Ce schéma replace dans son contexte la généalogie des trois religions monothéistes, judaïsme, christianisme et islam, qui sont apparues sur les marges du désert et de la Méditerranée. Sur ces marges, d'autres religions du salut étaient aussi apparues : celle d'Aton, d'Isis, de Mithra, des Mystères grecs. La naissance des monothéismes semble directement liée aux conditions conjointes du Désert et des Empires, telles qu'en pouvait connaître la Méditerranée ancienne. Cette attitude mentale est opposée à celle des zones fertiles, luxuriantes (Inde, Amérique précolombienne...), où la nature est sentie comme peuplée d'innombrables forces, et où un panthéisme est à la base des mentalités traditionnelles.

Au "Désert", le Coran présente comme paradis une oasis sans limites où rien ne manque aux désirs. De même, les Prophètes camisards assignaient aux combats des paysans cévenols, une vallée de Canaan mythique, qui était à la fois oasis fertile et monde réconcilié. Enfin, le retour au "Jardin d'Eden ", dont le règne du Sec a depuis si longtemps privé l'homme, est une image répétée dans les littératures du Sud.

*

(C.F. sur ces thèmes l'ouvrage central de F. Braudel, "La Méditerranée" , 1981).

Dans cet éclairage, examinons la carte du Languedoc méditerranéen.

Sur les franges occidentales s'est développé le catharisme. Si la religion des "Bonshommes" s'est, au milieu du XIII° siècle, réfugiée dans les montagnes pyrénéenes, il apparaît que dans sa phase de formation, c'est sur la "frontière des climats", entre Corbières Minervois et Lauragais, qu'elle s'est développée. Dans des régions densément peuplées servant de lieu d'échanges entre Toulouse et la Méditerranée. La garrigue du Minervois a été un "donjon cathare". Les "châteaux cathares" se trouvent en partie dans les garrigues, en partie dans le climat atlantique. Les liens possibles du catharisme avec les données (et) l'imaginaire de deux climats, de deux paysages bien tranchés, le fait qu'il se soit formé sur la ligne de contact entre les garrigues méditerranéenes et les montagnes atlantiques, ces éléments ont été relevés (René Nelli, Anne Brenon) mais n' ont pas encore été analysés en profondeur. Dans quelle mesure les Cathares languedociens, établis sur la "frontière des climats" ont infléchi le thème du Désert et de l'Oasis, et dans quelle mesure le thème du "Mélange" propre aux dualistes, est intervenu dans cette inflexion, cette recherche apporterait un nouvel éclairage sur le catharisme lui-même.

Sur les franges orientales (Costières gardoises), la garrigue a été lieu de résistance pendant près d'un siècle (1702-1780) : d'abord flanc sud de la Guerre des Camisards, ensuite "Désert" où se tenaient

les Cultes clandestins, et où les jeunes gens qui risquaient les galères venaient se cacher, "prenaient le maquis". Les Protestants appelaient leurs Assemblées secrètes "Assemblées du Désert", et le Musée du Désert à Mialet rappelle cette mémoire. Pour la communauté huguenote nimoise, les conditions de vie urbaines rendaient les cultes clandestins sur le lieu de vie, impossibles; tandis que les huguenots cévenols, paysans ou villageois, pouvaient se cacher sur leurs propres terres. Les huguenots urbains ont donc eu recours à ce qui représente "l'ailleurs" pour les villes languedociennes : la garrigue. Mais le thème biblique du Désert, se greffant sur un comportement au départ essentiellement défensif et pratique, a donné à ce comportement des résonances bien plus profondes. Le "Désert" des huguenots était une image d'épreuves, mais aussi le lien établi avec une "scène" fondatrice: l'épisode biblique de la traversée du désert.

Le centre du domaine (garrigues de l'Hérault), avait déjà connu, beaucoup plus tôt, une implantation vivace sous le vocable du Désert. C'est à l'ermitage de Guillaume d'Orange, fondé aux temps wisigoths, devenu par la suite l'abbaye Saint-Guilhem-le-Désert". Saint-Guilhem, centre de pélerinage, étape sur le chemin de Compostelle, a surtout scellé la légitimité symbolique de l'Eglise dans son alliance avec le peuplement rural. La légende de Saint-Guilhem, on l'a plusieurs fois écrit, est une légende civilisatrice:

Le guerrier se fait paysan, il transforme son épée en charrue pour défricher la garrigue. Mais en même temps il n'est pas un paysan comme les autres : il est le Héros et le saint; il ne s'installe pas dans la plaine fertile; son oasis a d'autant plus de prix qu'il l'a constituée au coeur du Désert. Guillaume d'Orange présente certes le modèle du Saint, mais également, par rapport au défrichement agricole, il est un pionnier magnifié. Il est à remarquer que dans le haut Moyen-âge, c'est autour des abbayes de Saint-Guilhem et d'Aniane que se développa le monachisme en Languedoc. L'image du "pionnier" fut alors répandue : le désert conquis suscite l'oasis, et l'oasis à son tour ensemence le pays tout entier, lui donne une valeur supplémentaire qui sera manifestée au feu du désert : sur le plan de la métaphore spirituelle, mais aussi sur le plan du peuplement, des cultures, de "la culture".

Une réactualisation de la sécheresse comme valeur, et de la "traversée du désert" comme image forte, est notable dans la nouvelle identité que se donnent les vignerons.

La tradition paléo-chrétienne du vin est celle d'un produit pur (le vin ne peut être consacré pendant la messe que s'il est sans additif, et venu d'une terre sans engrais). La notion de pur va de pair avec celle de bon, et avec celle de peu abondant. Saint Benoît d'Aniane, dont on peut remarquer les liens avec Guillaume d'Orange, a été un des principaux fondateurs de vignobles du haut Moyen-âge languedocien. A

travers la symbolique chrétienne s'unissent le vin bon (celui des moines, innovateurs en agriculture), le vin produit en quantité limitée (il vient des terres de garrigue), et le vin pur (celui qui est complet tel qu'il est, dont les qualités ne sont pas frauduleuses).

Cette conception-là a laissé peu à peu la place à la recherche de l'abondance: abondance des quantités produites, et abondance comme nouvelle symbolique de la fin du Moyen-Âge. Au XVI° siècle, la conception savante néo-antique, et la conception populaire-carnavalesque du vin comme "jouissance", se rencontrent et s'identifient. On s'achemine vers un aboutissment qui sera le XVIII° siècle : c'est alors qu'on perfectionne les techniques des caves, et que le vin entre dans l'usage habituel des classes populaires; c'est l'apogée de la vinification artisanale, et la dualité du vin comme référence culturelle chrétienne, et comme support des plaisirs profanes.

Au XIX° siècle, l'industrialisation change radicalement la donne. D'un côté, des crus prestigieux, des "Châteaux" , font un vin de qualité pour les élites. De l'autre, la grande majorité du vignoble (celui du Languedoc en premier lieu), fournit le vin courant pour le prolétariat des villes. De produit fini, le vin devient matière première. Il n'est plus représenté en rapport avec un terroir ou avec un travail; son image le lie désormais au commerce et à la spéculation. La viticulture augmente sa productivité dans les mêmes proportions que l'industrie, et le vin languedocien perd tout ancrage symbolique :

le symbolisme du vin est désormais dans le bistrot, "l'assommoir", il est donc déterritorialisé, ou plutôt sous les apparences de la déterritorialisation, de l'universalité, c'est le symbolisme de la France du Nord industrielle qui s'impose.

Les crises vont se succéder. Le slogan "Vive le vin naturel", qui est celui de 1907 ,marque le désarroi des viticulteurs appauvris par le vin industriel après avoir connu un enrichissement spectaculaire. 1907 cite comme référence perdue, vaguement regrettée, l'ancienne viticulture "de terroir".

C'est au XX° siècle que l'évolution de la viticulture apparaît comme une sorte de retournement. A partir des années 30 en Provence (Côtes-du-Rhône), et en Languedoc à partir des années 60, la "politique de qualité" va être posée comme l'autre terme de l'alternative : ou bien produire du vin industriel qui ne se vend plus ou qui se vend mal, ou bien s'atteler à produire un vin de qualité, ce qui demande de grands sacrifices, et une reconversion de la filière productive qu'il s'agit à nouveau de prendre en mains dans sa totalité .

Aujourd'hui les producteurs d' A O C , de V D Q S et de Vin de Pays, reprennent, dans toute leur propagande, leurs publications, leurs conversations, le thème -impensable pour leurs prédécesseurs d'il y a un siècle - de la nécessité d'apprivoiser le "sec", et de l'ascétisme indispensable aux fruits de la vigne. Cette notion d'ascétisme - venant compléter et couronner les autres contraintes telles que la sélection des cépages et la maîtrise de la vinification - ,

s'oppose à la notion d'abondance, et la qualité du "rare" a supplanté la quantité.

Cette symbolique n'est pas ici un alibi ou un simple effet de mode : elle exprime très exactement le nouveau processus de production. En effet, le vigneron qui a "choisi la qualité" , commence par une traversée du Désert :

- endettement
- rentabilité nulle pendant les premières années du réencépagement
- nécéssité d'abandonner les terres trop fertiles
- défrichement des terres de côteaux
- pauvreté imposée du rendement à l'hectare
- vinification selon des contraintes, et contrôle de qualité.

A la suite de quoi, dans le moyen terme, il aura droit à la récompense de ses efforts : son vin se vendra plus cher, son image de marque sera reliée à celle d'un produit valorisant. De même, la vigne doit "traverser le sec", elle doit souffrir sur les terres de côteaux, dans la sécheresse de l'air et l'ascétisme des sols, pour donner un vin d'une valeur inconnue dans les plaines de l'abondance.

Cette "viticulture de qualité" est porteuse d'identités territoriales ("Minervois", "Corbières", "Côtes-du-Rhône"...), alors que la viticulture de la quantité était porteuse d'une identité de corporation ("la civilisation de la vigne".)

Ainsi, historiquement, par son statut climatique de "terre aride", et son statut économique de "terre franche" (qui peut être défrichée et mise à profit), la garrigue apparaît comme porteuse d'une ambivalence : celle du "Désert", telle qu'en a établi l'image la tradition méditerranéene en général, et la tradition biblique en particulier.
Ce "Désert" des Pères Grecs ("l'Erémos" qui a donné Ermite), est obstacle, longue marche, chemin d'épreuves; mais il permet la captation d'une Terre Nouvelle, qui sera l'oasis et le Paradeisos, c'est-à-dire le jardin.

La tendance de plusieurs époques de l'histoire à lire la garrigue comme un "Désert à traverser" plutôt que comme un terrain vague à réduire, reprend-elle un schéma symbolique/social de la longue durée, par-delà la conception dépréciative du XIX° siècle? C'est ce que nous essaierons, dans la seconde partie, d'élucider.

II UNE INTRODUCTION:

PIERRES D'EXTRACTION CONTRE PIERRES DE RECOLTE.

Les carrières de pierre en garrigue exploitent le calcaire (Castries, Vers, Pompignan, Saint-Rémy, les Baux...). Les carrières d'autres minéraux (marbres du Minervois, granites de la Montagne Noire, schiste des Cévennes) se trouvent sur les bordures Ouest du domaine, là où le climat méditerranéen laisse la place au climat de montagne.

Les extractions de calcaire dur ont été le plus souvent en garrigue à usage local, notamment pour la construction des châteaux et des abbayes au Moyen-Âge, et pour la confection de linteaux de portes et de fenêtres dans les habitations paysannes.

Quant aux carrières de calcaire tendre (calcaire coquiller et bancs de molasse), parce que plus faciles à exploiter et mieux à même d'être rentabilisées, elles ont connu un développement industriel depuis l'Antiquité. C'est avec ce matériau "industriel" que les Grecs, et surtout les Romains, ont construit leurs villes. Son histoire peut être à grands traits schématisée:

-- utilisation massive à l'époque romaine (carrières de Vers et de la garrigue nîmoise pour la construction du Pont-du-Gard, carrières de Saint-Rémy pour Glanum et la Basse-Provence).

-- au Moyen-Âge, les carrières industrielles sont abandonnées ou peu exploitées. Abbayes et châteaux sont construits en "pierre froide", c'est-à-dire avec les calcaires durs locaux.

-- à partir du XVII° siècle, les carrières sont à nouveau exploitées, d'autres semblables sont ouvertes, pour répondre au besoin d'agrandissment des villes (Castries pour Montpellier et le château de Castries, Rognes pour Aix-en-Provence...)

-- au XIX° siècle, les carriers travaillent pour l'exportation, suivent l'internationalisation des échanges. Les carrières des garrigues (re)deviennent une industrie, et sont de moins en moins liées aux besoins locaux.

-- dans la première moitié du vingtième siècle, les nouveaux matériaux de construction font péricliter, puis disparaître cette industrie. Certaines carrières, en petit nombre, se sont perpétuées jusqu'à nos jours.

Les Carrières nourrissent un imaginaire populaire qu'on peut comparer, et opposer, à celui de la pierre sèche.

Les habitants des villages concernés (enquêtes à Vers, à Saint-Rémy) savent l'origine antique des carrières. C'est pour eux les traces d'un "travail de Romain", au sens populaire comme au sens historique de l'expression. La référence romaine est pour le locuteur un argument de "savoir", et une marque valorisante pour le territoire.

Les Romains appparaissent dans l'imaginaire populaire, comme les successeurs des "Géants" auxquels le légendaire médiéval attribuait aussi bien les mégalithes que les ruines antiques. Au XIX° siècle une nouvelle strate d'interprétation s'ajoute aux précédentes : la référence

romaine va de pair avec une vision du monde "impériale" : ordre bâtisseur et universel.

Cette conception "impériale" se prolonge dans la vision qu'ont les villageois d'aujourd'hui à propos des carrières au XIX° siècle. Lorsqu'on les interroge, on apprend que le calcaire alors extrait dans le Gard servait "à agrandir Istanboul, Buenos-Aires, ou Le Caire". Il en partait "par pleins bateaux, partout dans le monde". Ce qui est historiquement exact, bien que quantitativement minoritaire. L'imaginaire populaire a retenu l'usage le plus spectaculaire.

Le cadre historique des carrières, et l'imaginaire qui s'y relie , apparaissent donc comme opposés terme à terme à ceux de la pierre sèche :

l'abondance, la quantité, l'exploitation industrielle
s'oppose à
la rareté, l'ascétisme. La petite dimension des pierres.

les carrières comme rouages d'une économie-monde
s'opposent à
la construction en pierre sèche comme fonctionnement clanique/familial/individuel

l'activité des carrières, peu dépendante du milieu environnant,
s'oppose à
la pierre sèche comme récolte/construction, activité en situation d'osmose avec le milieu environnant.

Les carrières de calcaire, par le gigantisme de leurs restes (excavations à ciel ouvert ou souterraines, blocs taillés abandonnés, cônes d'éboulis des résidus de taille...),ces carrières sont donc liées, comme toutes les traces architecturales ou paysagères "colossales", à un légendaire des trésors. Mégalithes ou constructions romaines rappellent l'ordre et l'empire des "Géants", qui ont laissé là des trésors, mais cet ordre est ambivalent. La transformation radicale de la nature qu'il signifie est productrice de richesses; elle est en même temps remise en cause de l'ordre naturel.La richesse qui en provient est désirée, mais elle est sue dangereuse , et il faut pouvoir se prémunir de ce danger.

Ainsi les carrières de la garrigue provençale concentrent un légendaire bien repertorié:

-- thème de la Chèvre d'Or. Des trésors sont gardés par elle dans le sein de la terre (souterrains, carrières, anciennes mines; toutes excavations humaines, à l'exclusion des grottes). Qui cède à la cupidité errera dans le labyrinthe et en mourra. Qui saura ruser avec la Chèvre d'Or pourra découvrir ses caches et s'enrichir.Il est à noter qu'on ne connaît pas d'auxiliaires magiques dans cette quête. Ce qui donne le succès est une domination de soi-même, une "sagesse" ou une ruse consistant à gérer l'abondance, en la limitant.

-- thème des "Limbes". Les carrières des Baux (et les carrières souterraines en général), sont habitées de fées,

d'esprits, de fantômes, de démons. Mistral les figure dans Mireille, et place là l'antre de la sorcière Taven. A l'époque moderne, ces galeries figurent les enfers dans plusieurs films (notamment Orphée de Jean Cocteau).

Les parois sont couvertes de gravures, sculptures et graffitti (XIX° et XX° siècle), faits par les carriers ou les visiteurs, et placés sous l'exergue de cette inscription: "Ici commencent les Demeures de l'inconscient" (C.F Répertoire photographique des Carrières des Baux, Hampartzoumian, 1980).

-- Thème des "enfants perdus". Des enfants égarés errent plusieurs jours dans l'obscurité des carrières; les gens du village les cherchent, mais ne pensent à aller voir dans les carrières qu'en dernier ressort (le lieu étant tabou). Finalement les enfants sont retrouvés et sauvés. Ils remontent des Enfers. La communauté a joué son rôle de protection face au "danger" des carrières. (récit situé à Saint - Rémy, et connu dans les villages des Alpilles et de Basse-Durance. Enquêtes de littérature orale, R.P. - A.T.P. 1975)

Les carrières en garrigue sont :

- chtoniennes
- prométhéennes
- liées à la richesse
- liées au danger
- liées à la puissance sociale, à un ordre "impérial".

Les constructions en pierres sèches, en revanche, apparaissent comme:

-- liées au sol, et non au sous-sol

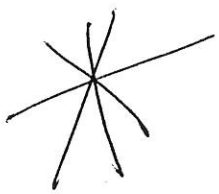
-- en situation de mimétisme, et non pas d'opposition, avec le milieu

-- liées à une économie de subsistance

--protectrices

--liées à de petites communautés.

Nous allons essayer de suivre le fil d'Histoire qui nous révèle l'évolution de la pierre sèche, afin de voir dans quelle mesure les traits ci-dessus sont constants et significatifs.



C.F- l'exposition "la pierre en Provence", Abbaye de Sénanque-

II- Les usages de la pierre sèche : Continuité intemporelle, ou Fil d'Histoire ?

La pierre sèche apparaît dès le paléolithique (muret de la grotte du Mas des Caves à Lunel-Viel). Simples calages dans les campements de chasseurs nomades, ces aménagements deviennent de véritables constructions avec le néolithique. Les Chasséens (Néolithique moyen), premiers créateurs d'une culture de large extension dans le Sud méditerranéen, utilisent la pierre sèche (fouilles de Teyran). Mais c'est avec l'Âge du Cuivre, et la Culture de Fontbouisse (- 2200 - 1800) que la pierre sèche prend toute son ampleur : elle éprouve ses techniques, elle initie une tradition, elle trouve un premier apogée.

Pendant la préhistoire et la proto-histoire, les constructions varient entre formes rondes et formes carrées, sans qu'il y ait évolution chronologique, et sans que l'archéologie puisse, comme le faisaient les spéculations du XIX° siècle, établir un rapport entre formes rondes et sociétés pacifiques, formes carrées et sociétés guerrières. La seule présomption est que les constructions rondes correspondraient à des cultures plus en osmose avec leur milieu naturel, que les constructions carrées. (Mircea Eliade, Frazer). Des constructions "à absides" sont plusieurs fois notées dans les siècles suivants. Mais c'est avec les capitelles modernes, que la forme ronde redevient dominante. L'architecture en pierre sèche n'a pas suivi un schéma unique quant au plan des constructions. Cette diversité des formes n'a semble-t-il pas empêché une certaine continuité des

techniques, réponse aux contraintes et aux caractéristiques du matériau.

Dans les grandes constructions des Fontbuxéens: village de Cambous, "château" de Lebous à Saint-Mathieu-de-Treviers, et dans les nombreuses ruines semblables répertoriées à ce jour, les techniques employées sont les plus efficaces, et les plus courantes, de celles qui constituent le répertoire de la pierre sèche. C'est pour cette raison, pour ces techniques éprouvées, autant que par l'extension territoriale des Fontbuxéens et leur rôle majeur dans le "façonnage" du paysage considéré, que l'on a pu parler de la période de Fontbouisse comme de "l'Âge des Garrigues". Les caractéristiques architecturales fontbuxéennes sont les suivantes :

-- murs à deux parements enserrant un blocage central de pierraille

-- constructions sans fondations prenant appui directement sur le socle rocheux

-- utilisation de pierres locales, prises en surface

-- murs bâtis avec des pierres non taillées, soigneusement choisies les unes par rapport aux autres, et étroitement imbriquées.

C'est ainsi qu'ont été construites, plus tard, les capitelles. En revanche, et la différence est impor-

tante, les constructions fontbuxéennes ne semblent nulle part avoir été recouvertes de voûtes en encorbellement. Le procédé était pourtant connu, et utilisé parfois de façon rudimentaire pour des annexes enterrées. Mais les "cases" d'habitation étaient, elles, surmontées d'une charpente, qui recevait une couverture tantôt végétale (chaume? joncs? branchages?), tantôt minérale (lauzes).

A l'Âge du Fer (VII° siècle a.J.C.) et jusqu'à la romanisation au premier siècle avant Jésus-Christ, les agglomérations se perchent sur les collines et se concentrent en Oppida. La construction en pierres sèches y est de règle. Chaque oppidum a son style local. L'aspect des murs est tantôt régulier et soigné, tantôt très rustique : différenciations sociales, mais aussi différences des contraintes techniques, la pierre locale étant plus ou moins régulière.

Des tranchées de fondations commencent à apparaître. Les interstices des murs sont colmatés avec de la terre (procédé qui existait peut-être chez les Fontbuxéens, mais qui n'a pas laissé de traces). Les pierres sont toujours montées sans mortier.

Enfin les maisons, comme précédemment, sont couvertes de charpentes et n'utilisent pas la voûte (Nages, Ambrussum, Murviel, Vie-Ciutat).

Sous l'influence grecque, certaines oppida (Provence Maritime, Ensérune), connaissent un type

d'organisation "urbaine", et s'entourent de murailles en grand appareil, qui semblent répondre à un souci de prestige autant qu'à des nécessités de défense.

La romanisation suit la conquête, et se généralise au Iº siècle avant Jésus-Christ. Les techniques italiennes sont nouvelles pour le pays : elles utilisent la brique (qui, crue ou cuite, va se rencontrer en Narbonnaise pendant les siècles de l'Empire, pour disparaître ensuite); elles font appel au mortier : le ciment romain est très dur et largement utilisé. Brique et mortier, avec un parement de pierre, permettent d'urbaniser largement et rapidement la Narbonnaise. Quant aux constructions de prestige (temples, aqueducs), elles sont en pierre appareillée sous l'influence du substrat grec.

Mais au sein du monde colonial romain, les modes de construction autochtone, et surtout la pierre sèche, se perpétuent en bien des endroits. On construit à sec les quartiers populaires d'Ambrussum, ainsi que certains faubourgs proches des collines (Source de la Fontaine) dans la Nîmes du IIº siècle. Des exemples ponctuels de cabanes en pierres sèches sont rapportés tout au long de la période gallo-romaine (cabanes du IIIº siècle à Nages, sur les éboulis de l'oppidum; cabanes de Lebous dans les ruines fontbuxéennes).

La chute de l'Empire verra réapparaître l'usage commun de la pierre sèche, en même temps que d'autres comportements pré-romains.

Le statut -et l'usage- de la pierre sèche au cours du Moyen-Âge reconduit l'opposition architecture autochtone/architecture coloniale des temps de l'Empire. En effet, le Moyen-Âge voit le développement de deux types d'exploitations rurales : les Bastides (auxquelles s'ajouteront plus tard les Vilafrancas), et les "Manses".

Les "Bastides" sont fondées par privilège d'un seigneur ou d'une abbaye. Elles sont organisées "d'en-haut". Elles participent au circuit d'échanges hierarchisés de la société féodale. En face, les "Manses" sont des hameaux fondés par initiative paysanne, vivant en autonomie de subsistance, donc en-dehors du circuit dominant , de ce fait non soumis à la corvée, devant au seigneur ou à l'abbaye un hommage purement symbolique. Les paysans des "Manses" ont un mode de vie très rustique qu'ils compensent par une relative émancipation. Installés le plus souvent dans la garrigue sur des terres sans maîtres (parce que trop ingrates), ils sont des colons libres qui non seulement défrichent, mais surtout épierrent, et "créent" leurs champs. Et ils construisent bien souvent leurs habitations en pierres sèches. Les Bastides, quant à elles, sont en pierres sèches ou en maçonnerie.

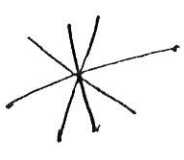
Pour l'Hérault, une recherche instructive a été menée. Entre Aniane, Argelliers, et Viols-le-Fort, plusieurs groupes de cabanes en pierres sèches ont été fouillées. Les dites cabanes ont été repérées dans le cartulaire de l'Abbaye d'Aniane, dans les chartes communales, dans les cens seigneuriaux. La confrontation des recherches archéologiques et des recherches historiques

permet de donner une image de ces "Manses", phénomène propre à la société du Sud (André Cablat , in Architecture Vernaculaire).

Ces cabanes sont construites sur une terre sans maître connu : "mansis ab incognito domino".Le défricheur a l'usufruit de la terre. Il doit quelques fromages, et parfois la réception annuelle de l'abbé ou du seigneur sur son pauvre domaine. Mais ni corvées, ni impôts. Les paysans produisent avoine, huile d'olive, moutons, et porcs. Ils vendent un peu de grain (avoine). Font un peu de vin. Utilisent la poterie commune (pegaus), qu'ils achètent ou troquent, ainsi que les produits extérieurs indispensables (sel, métal). Enfin, ils construisent leurs cabanes avec les pierres d'épierrage, sans mortier. Mais ces "Manses" ne sont pas des Capitelles : ce sont des habitations carrées ou rectangulaires, aux murs droits, et le toit est fait d'une charpente recouverte de chaume ou de tuiles, selon les lieux ou selon les périodes (la couverture en tuiles est plus commune pour les Bastides).

Maisons de pierres sèches, maisons rustiques, mais maisons tout de même, ayant pour référent les constructions dominantes.

Ce processus de créations de "Manses"se poursuivra, jusqu'à ce qu'au milieu du XIV° siècle, les guerres et les épidémies de peste déciment et fassent disparaître la plupart de ces habitats dispersés. Plus tard, d'autres mouvements d'expansion rurale et de conquête de terres, amèneront à nouveau dans les garrigues des pionniers et des paysans.



Quand les constructions en pierres sèches se sont-elles fixées en "capitelles"? Et quel imaginaire les capitelles révèlent-elles (et provoquent-elles) par rapport aux maisons "ordinaires"?

Les capitelles les plus anciennes datées sur leur linteau, sont du début du XVII° siècle (Vaucluse, Périgord). Pourrait-On remonter plus haut? Dans les hameaux de Gordes (Lubéron), on trouve quelques maisons de pierres maçonnées (signe d'une promotion sociale), datables du XVI° siècle, qui ont été bâties en appui sur de grandes capitelles carénées, qui leur sont donc antérieures. Par recoupements, on peut estimer peut-être à la fin du XV° siècle, en tout cas au XVI°, la date de construction des plus anciennes capitelles encore debout.

C'est à ce point que se pose la question de l'origine et de l'interprétation. Entre le XIV° siècle, où s'arrête la vague des manses, et le XVI° siècle, y-a-t-il eu changement fondamental dans l'architecture de la pierre sèche? Ou bien l'âge de vie de ces constructions est-il tel que toutes les cabanes antérieures sont aujourd'hui à l'état de ruines? Certes, la durée de vie des constructions est un élément important. Mais maintenant qu'un inventaire suffisamment informé a été réalisé dans l'hexagone, les points suivants paraissent être des hypothèses vraisemblables :

-- les premières constructions à sec remontent à la protohistoire. La pierre sèche continue ensuite sans interruption pendant l'époque gallo-romaine, le Moyen-Âge, et les Temps Modernes.

-- les constructions à sec sont de styles et de formes variés pendant toutes ces périodes

-- les capitelles (terme général désignant les constructions de pierres sèches rondes et à toit pointu), apparaissent au XVI° siècle. Dans le Sud méditerranéen (et donc dans les Garrigues), elles connaissent leur apogée au XVIII° et dans la première moitié du XIX° siècle.

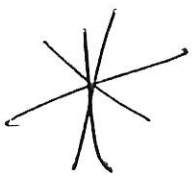
-- il y a donc une rupture : on passe de cabanes, ou maisons rustiques, au toit en charpente (Antiquité et Moyen-Âge), à des constructions d'une architecture vernaculaire particulière, se distinguant radicalement des maisons "maçonnées".

Les folkloristes du XIX° siècle, à la suite des fouilles de Schlieman redécouvrant les tombes royales de Mycènes, font une liaison entre l'architecture de l'époque créto-mycénienne, et celle des capitelles . La voûte en encorbellement est un des quelques procédés possibles dans l'art de bâtir en pierres, et on le retrouve tout autour de la Méditerranée à l'époque proto-historique, de la Grèce à la Sardaigne et à Malte et jusqu'aux garrigues languedociennes. Mais chez nous, nous l'avons vu, ce procédé est marginal à l'âge des métaux, et les maisons de pierres sèches des villages proto-historiques étaient couvertes de charpentes (Cambous, Lebous...). De plus, il est attesté que dans plusieurs sites méditerranéens caractéristiques, la fausse voûte était utilisée pour les tombeaux (Grèce) ou pour les hypogées en souterrain (Malte), mais que les maisons avaient un toit en terrasse .

Ainsi apparut, hors de la rigueur archéologique, le fantasme d'une continuité directe entre la fausse voûte "mycénienne" et les capitelles modernes. Sous le règne de Napoléon III, avec la vogue du concept d'"Antiquités Nationales" (création du Musée de Saint-Germain-en-Laye), tout vestige mal connu devenait "gaulois", ou dans le Sud, "ligure" ou "ibère". Et la théorie d'un "diffusionisme" à partir du Proche-Orient entrait également en ligne de compte. Mais dès la fin du XIX° siècle les chercheurs locaux évoluèrent dans leurs conceptions, et commencèrent à établir que les capitelles aujourd'hui visibles datent tout au plus de la fin du Moyen-Âge. La plupart des publications ne retinrent que la continuité d'emploi d'un matériau : la pierre sèche. Toutefois, ce sont des fouilles récentes qui ont prouvé que l'usage ancien de la pierre sèche s'alliait avec des charpentes, et que la généralisation de la voûte en encorbellement est moderne (XVI°-XX° siècle).

Il n'existe plus aujourd'hui de publications scientifiques ou de vulgarisation, qui reconduisent la thèse de capitelles proto-historiques. Pourtant il existe tout une polémique qui s'auto-entretient. C'est un schéma courant de revues ou de compte-rendus de lecture que de mettre en garde contre l'interprétation proto-historique des capitelles, et c'est un rituel répandu que de pourfendre les partisans de cette conception, partisans qui n'existent plus... depuis 50 ans. Il y a là le saisi d'un enjeu passé, et le non-saisi du déplacement de cet enjeu. Vraisemblablement pour une raison de délimitation (et donc de concurrence) des champs de connaissance. Les publications "identitaires" (revues

de regroupements de producteurs, d'associations "de pays", dépliants touristiques locaux), présentent les capitelles comme des constructions pré-industrielles, donc relativement récentes. En même temps, elles les rattachent à la tradition historique de la pierre sèche. Ce rattachement, dans des textes parfois très condensés, peu explicatifs, peut être ambigu. Mais il ne fonctionne pas comme une information événementielle. Il laisse entendre, non une continuité architecturale, mais la transmission d'un "ça" à travers des types d'architectures différentes . Ce "ça" innommé, fait d'un matériau, d'une adéquation au sol, d'une micro-implantation, apparaît comme la prise en compte intuitive de constantes, c'est-à-dire comme une métaphore de l'identité. Dans le regard populaire auto-identifiant, la capitelle n'apparaît pas tant comme un objet datable et exhaustivement descriptible, que comme un élément d'un processus de fabrication du paysage. Cet aspect commence à être intégré par la recherche archéologique et ethnologique, sous l'influence des historiens de la longue durée (F. Braudel).



Y a-t-il une explication consensuelle sur l'usage des capitelles? Les enquêtes orales, en Languedoc et Provence, révèlent l'interprétation majoritaire selon laquelle les capitelles sont "des abris de bergers". Les quelques bergers interrogés (C.F. Alpes de Lumière) reconnaissent les capitelles comme des abris possibles, mais au même titre que les abris sous roche ou que les cabanes de branches et affûts de chasseurs. Ils ne les revendiquent pas particulièrement. C'est la parole populaire qui les leur attribue.

Examinons une autre source, du XIX° siècle : le Tresor du Felibrige, dictionnaire provençal-français . Pour les capitelles, cabanes, et huttes, F. Mistral ne donne pas un usage pastoral, mais un usage agricole, et plus spécialement viticole. S'agit-il d'une vue partiale? Pendant les dix années de la préparation du Tresor, Mistral avait des correspondants-enquêteurs dans l'ensemble du Pays d'Oc, et sa démarche était d'ethnologue autant que de linguiste. S'il ne cite pas les bergers à propos des constructions en pierre sèche, c'est que -et la littérature du temps le confirme-, celles-ci étaient bien, avant tout, des constructions de paysans.

D'où proviennent les pierres? Considérons les clapas ou clapiers, amas d'épierrage, qui est leur principal gisement.Les bergers n'avaient aucune raison d'épierrer le sol. Les agriculteurs, eux, le faisaient régulièrement, année après année, récolte après récolte, génération après

génération. Des abris étroits sont quelquefois aménagés dans l'épaisseur même des massifs de pierres. Dans ce cas il peut s'agir d'abris de bergers, mais le berger, alors, utilise occasionnellement les pierres ramassées, avant lui, par d'autres.

Les murettes de soutènement des terrasses de cultures (faissas, bancels), sont visiblement adaptées à un usage agricole. Quant aux enclos et murs qui courent à travers la garrigue, on les a quelquefois décrits comme enclos à moutons; mais il s'avère après recoupements d'enquêtes (C.F. Lassurre), qu'ils délimitaient des terrains défrichés, ou entretenus, le plus souvent sans titre de propriété, sur des garrigues communales (lesquelles furent quelquefois partagées après la Révolution), ou sur des terres "de maître inconnu". Ces murs marquaient une prise de possession; ils ne suivent pas les courbes de niveaux, et délimitent des terrains aujourd'hui à peu près complètement arides. Les murettes de soutènement, elles, ouvrages "normaux", ouvrages liés à une propriété légale de la terre, dénotent un travail plus soigné, longuement répété, elles suivent les courbes de niveaux, et elles ne sont pas l'apanage de la garrigue : on les trouve dans toutes les moyennes montagnes autrefois fortement peuplées, les Cévennes en particulier.

En garrigue, près des murs de pierres sèches, qu'ils soient de soutènement ou de délimitation, on remarque que le sol montre en beaucoup d'endroits des tessons de poterie vernissée. Trace du compost familial que l'on apportait pour amender les arides parcelles, et dans lequel

on mettait les détritus domestiques qui contenaient parfois de la vaisselle cassée. Aujourd'hui avec les tessons il n'y a quelquefois plus de terre : elle a été emportée par les ravinements depuis qu'ont cessé les cultures et l'entretien du sol du même coup.

La plupart des capitelles, de cubage petit ou moyen, ont servi le plus souvent de "maison des champs" pour remiser les outils ou pour habiter pendant les périodes de travail et de récolte. Elles étaient utilisées par des paysans "classiques", venant des villages voisins.

Mais en quelques lieux (Uzège, Plateau de Gordes en Vaucluse), il existe de véritables villages de capitelles. Les constructions sont alors non pas rondes mais carénées, en forme de bateau renversé, ce qui permet un cubage beaucoup plus important. Il existe un étage, ou des mezzanines qui forment chambre. L'alimentation en eau est assurée par des puits et des citernes. Enfin, des aménagements à usage spécialisé (cuves vinaires, claies de séchage des fruits, aires de battage du grain, bergeries et écuries), montrent que la polyculture méditerranéene de subsistance était le mode de vie de ces paysans. Loin des villages "normaux", il vivaient là leur vie socialement marginale mais profondément adaptée au milieu. (C.F. Gordes, Vaucluse - exposition au "Village Noir" restauré).

Qui étaient ces paysans vivant dans la pierre sèche? Certains auteurs proposent la vision romantique de regroupements de lépreux, de vagabonds, de communautés d'exclus. Cela a pu exceptionnellement arriver. Mais dans le cas général il s'est agi d'un authentique phénomène social, le plus souvent occulté par l'Histoire.

Les mouvements de conquêtes de terres ont coïncidé (et en garrigue en particulier) avec la croissance démographique et/ou avec les périodes de prospérité (C.F. Raymond Dugrand). Au XVI° et surtout au XVIII° siècle, quand la propriété agricole se concentrait, les paysans les plus pauvres qui ne pouvaient ou ne voulaient pas se reconvertir en ouvriers agricoles, ou les ouvriers agricoles qui voulaient acquérir des terres, avaient pour solution la migration vers cet arrière-pays difficile mais toujours disponible parce que largement non privatisé (communaux, terres sans maîtres, terres domaniales). Cette appropriation de terres à petite échelle ne remettait pas en cause le régime général de la propriété, mais il en représentait une subversion périphérique, tacite, et acceptée. Soit qu'ils aient créé dans ces parcelles conquises sur la roche et la broussaille un "jardin" de complément leur permettant de subsister, soit qu'ils aient abandonné la communauté villageoise pour en fonder une nouvelle quelques kilomètres plus loin, ces émigrants trouvaient dans la garrigue une nouvelle "frontière" qu'ils faisaient reculer, et par un travail acharné ils parvenaient à faire fleurir le désert.

On dit que les années 1830/1930 sont en garrigue "le temps des mazets".(C.F. J.C. Lheureux). C'est pendant ces années que se déploie la Révolution Industrielle et que l'exode rural vide les campagnes. Il n'y a donc

plus besoin d'un exutoire agricole à la pauvreté: cet exutoire est l'usine, la ville. Dès lors le travail en garrigue n'est plus une démarche de pionnier ou un complément vital pour une famille, il devient un supplément pour améliorer le quotidien. Les "rachalans" du début du XIXº siècle partaient avec leur âne travailler un jardin sans lequel leur famille n'aurait pu se nourrir. Mais à la fin du siècle, on sera fier de tirer de son lopin de garrigue, non plus sa subsistance, mais quelques légumes ou un petit vin, qui seront, bien sûr, les meilleurs du monde. Et le mazet devient un lieu de sociabilité populaire, de liberté bonne enfant et d'identité méridionale, qu'illustrent aussi bien les chansonniers marseillais, que les écrivains régionaux comme le montpelliérain F. Dezeuse "lou filousofe dau Mazet", ou le nîmois Bigot.

Dans la première moitié du vingtième siècle, le mazet et la garrigue elle-même perdent leur poids économique, leur lien avec les enjeux vitaux d'autrefois, leur couleur pionnière et individualiste venue de la tradition. Dans l'entre-deux-guerres, à propos du cinquantenaire de la chanson "lou Mazet de Mestre Roumieus", le Président de la République vient dans la garrigue nimoise, et c'est l'occasion de célébrer les vertus du terroir et l'immobilisme social. C'est que l'image du mazet s'est folklorisée, elle est devenue nostalgie étroite, figure recomposée d'une société d'ordre et de rituels qu'a désertée l'Histoire.La garrigue devient amnésique de ses mythes fondateurs.

L'épisode des mazets a occulté le fil d'une histoire réelle, faite de conquêtes multiples, de pauvreté

combattue et d'émancipation. Derrière l'imagerie fin de siècle, la saisie d'une mémoire, et la réappropriation d'un paysage, sont un enjeu actuel.

Au bout du compte, il y a une logique dans le fait que l'imagination collective attribue les capitelles aux bergers. Le véritable contexte de l'usage des capitelles est celle d'un dur travail, de la pauvreté, et même de la faim. (les "Mazets", plus riants, n'avaient existé que dans la périphérie des villes). En corollaire, c'était aussi le récit d'une épopée (Giono en a retenu quelque chose dans son film Regain, transposé en Haute-Provence). Mais l'épopée était liée à un mode de vie rude, et la mémoire populaire, sélective, n'a pas voulu retenir cette réalité-là. Le recours aux bergers avait quelque chose de plus prestigieux, entretenait le rêve, le mystère. Cet indice montre, parmi d'autres, que le thème de l'Arcadie, et le symbole du berger comme grand Communicateur avec la nature, n'est pas seulement un épisode des littératures européenes du XVI° au XVIII° siècle. L'Arcadie des bergers n'est pas que le fait des "litterati", elle est vivace dans l'imagerie populaire de l'ère industrielle. La dimension pastorale de la garrigue a certes compté, et dans les hameaux de capitelles on pratiquait l'exploitation méditerranéene traditionnelle qui alliait polyculture et élevage (moutons et chèvres). Mais la mémoire a laissé de côté le travail des brassiers. Elle a effectué un déplacement, peuplant les garrigues de bergers bâtisseurs, nomades, initiés, de bergers réinventés, rêvés, et absents.

C'est la compensation d'un refus : celui de se souvenir du travail et de la misère des paysans sédentaires. Et c'est la compensation d'un regret : celui de voir ce Désert devenu un désert humain, et de voir ces Oasis entretenues au cours des siècles, se fondre maintenant dans les broussailles.

La garrigue et les constructions de pierres sèches qui la ponctuent, sont au croisement du Mythe et de l'Histoire: l'un et l'autre forment un champ de connaissance à défricher à nouveau.

Roland Pécout